

Voyages en solo *Visage retrouvé*

Manon Boudier

Numéro 120 (3), 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24390ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boudier, M. (2006). Compte rendu de [Voyages en solo : *Visage retrouvé*]. *Jeu*, (120), 30–33.

Voyages en solo

Avant j'étais un enfant. Mais quand est-ce que j'ai cessé ? (Wahab)¹

Visage retrouvé, le premier roman de Wajdi Mouawad, commencé à l'âge de 17 ans et achevé quinze ans plus tard, vient d'être porté à la scène par Marcel Pomerlo. Ce spectacle, élaboré lors de lectures au Festival de Trois et présenté au Théâtre d'Aujourd'hui l'hiver dernier, repose en très grande partie sur la performance de l'acteur Marc Béland. Il incarne Wahab, personnage principal du roman qui, comme plusieurs autres textes également mis en scène cet hiver (*Tout comme elle*, *la Promesse de l'aube*, *Encore une fois si vous permettez*), aborde le thème de l'enfance et de la relation avec la mère lors du passage à l'âge adulte. L'image de la mort, femme « aux membres de bois », resurgit à chaque étape de son initiation, long cheminement pour retrouver le visage de sa mère qui lui est devenue tout à fait inconnue le soir de son quatorzième anniversaire.

Voyage intime, épure théâtrale

Les premières images du spectacle sont superbes. Un rideau clair et bruisant comme du parchemin se lève lentement, révélant la scène presque vide du Théâtre d'Aujourd'hui : la première page blanche du roman de Wajdi Mouawad semble s'ouvrir sur Marc Béland. Une fois la lumière faite sur la scène, l'acteur descend progressivement des cintres jusqu'au plateau. Il passe, indifférent, devant une vieille porte en bois, qui restera cependant éclairée pendant tout le spectacle, comme une entrée dans le souvenir ou dans l'antichambre de la conscience blessée du personnage. Il hésite un instant, puis il emprunte un grand escalier pour finalement atteindre la scène. Une musique orientale rythme ce lent parcours à travers l'espace théâtral qui semble correspondre aux trois principales étapes d'une vie, de l'enfance à l'âge adulte, en passant par l'adolescence. Tout est dit, tout est montré dans ces quelques minutes d'ouverture : la lumière, le rythme, le son, les déplacements du personnage font entrer le spectateur dans l'intimité du voyage de Wahab. Marc Béland descend vers la scène comme son personnage quittera peu à peu les rêveries de l'enfance pour découvrir la vie.

Le jeune Wahab, qui, dès ses 4 ans, dit préférer « écouter les oiseaux » et se réfugier dans l'imaginaire, se heurte très tôt à la réalité. À l'âge de 7 ans, avec sa famille, il est forcé de quitter pour la France puis le Québec son pays en guerre : le Liban natal de l'auteur. La vue d'un autobus ravagé par les flammes et la mort sous les traits de la

1. Wajdi Mouawad, *Visage retrouvé*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2002, 210 p.

femme aux membres de bois marque le début de son apprentissage qui se poursuit à l'adolescence avec l'expérience d'une « inquiétante étrangeté » : le soir de ses 14 ans, lorsqu'il rentre chez lui, Wahab s'aperçoit que la décoration de l'appartement a changé et se retrouve soudainement soumis à l'autorité d'une nouvelle mère, hystérique, « à la longue chevelure blonde ». Il prend la fuite. Cette fugue, ponctuée de rencontres étranges (un mendiant lui offre le mot « pervenche », une jeune fille muette le salue, un vieillard échange avec lui ses cauchemars), constitue, comme l'expérience de l'autobus incendié, une sorte de mort symbolique et lui permet d'entrer dans l'âge adulte, avant de finalement découvrir, des années plus tard, au chevet de sa mère mourante, ce que cachait la femme aux membres de bois. Il retrouve alors son regard d'enfant, désormais confondu avec celui du peintre qu'il est devenu.

Visage retrouvé

TEXTE DE WAJDI MOUAWAD ; ADAPTATION THÉÂTRALE DE MARIE-LOUISE LEBLANC. MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE : MARCEL POMERLO ; ASSISTANTE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE : NATHALIE GODBOUT ; COSTUMES ET ACCESSOIRES : NADIA BELLEFEUILLE ; ÉCLAIRAGES ET ASSISTANCE À LA SCÉNOGRAPHIE : LUCIE BAZZO ; MUSIQUE ORIGINALE : ÉRIK SHOUP. AVEC MARC BÉLAND. PRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE DU 17 JANVIER AU 11 FÉVRIER 2006.

Visage retrouvé est un texte intime, poétique et chagrin qui semble être une matrice de l'œuvre théâtrale de Mouawad. On y remarque des thèmes chers au dramaturge – la guerre, l'identité, la famille, la création – et la dynamique de la quête qui est aussi celle de la tétralogie composée de *Littoral*, de *Rêves*, d'*Incendies* et, depuis peu, de *Forêts*. La ressemblance du parcours de Wahab avec celui de son auteur rapproche également le texte de l'autobiographie, mais comme l'a précisé à plusieurs reprises Mouawad lui-même : « *Visage retrouvé* est avant tout un roman. Il évoque des instants réels, mais en même temps, tout y est fiction. Je ne suis pas Wahab, je suis un autre qui écrit sur quelqu'un qu'il connaît bien². »

De la même façon, on pourrait dire que le spectacle de Marcel Pomerlo est l'autre d'un texte qu'il connaît bien. La ressemblance physique entre Marc Béland et Mouawad m'a semblé parfois troublante, et la mise en scène sert les mots du roman tout en gardant une belle autonomie, une forme de légèreté et de pureté poétique ; elle évite la représentation trop concrète ou matérielle d'un texte foisonnant de détails. Les transitions musicales ont été élaborées par Érik Shoup comme de discrètes mais efficaces références aux époques et pays traversés par Wahab : elles reconstituent ainsi une habile cartographie sonore des déplacements du héros. Marcel Pomerlo a mis au point une scénographie proche de l'épure. Un drap blanc comme neige, puis des tapis orientaux qui délimitent l'espace de jeu suggèrent avec simplicité le parcours du personnage, à rebours cependant, comme si la nationalité du héros ne devenait visible qu'au moment où il quitte son pays ; hasard ou non-dit du texte que la scène suggère ? Cette simplicité fonctionne comme l'envers rédempteur de la profusion verbale. L'épure de la scène allège en effet le texte de certaines longueurs, tout en mettant en valeur celui qui le porte avec un souffle impressionnant.

Marc Béland : lorsque « Je est un autre »

La première étape traumatique du parcours de Wahab, la vue de l'autobus incendié et de la « femme aux membres de bois », est racontée par Marc Béland sous une profonde

2. Entrevue avec Geneviève Gazaille pour le site *l'Avenue du Mont Royal*, <<http://www.mont-royal.net>>, 27 décembre 2005.

3. Wajdi Mouawad, *Incendies*, Montréal, Leméac, 2003. Au tableau 19, Nawal fait le récit de l'incendie d'un autobus de réfugiés.

lumière rouge, un exemple des subtils éclairages de Lucie Bazzo. Cette terrible vision n'est pas sans rappeler celle d'*Incendies*³, mais grâce à l'engagement physique du comédien, à sa souplesse, elle ne se fige pas en une image trop esthétisée ou attendue : d'un tour de reins, Marc Béland passe de l'humour d'une danse échangée avec un enfant assis dans le bus à la suggestion de l'horreur des flammes et à l'imitation du bruit des mitraillettes. La force de l'interprétation de Marc Béland tient en grande partie à ce type de glissements, qui font passer avec nuances du comique au tragique sans nier les ambiguïtés et les paradoxes, comme ici celui de la sauvage beauté de la guerre. De la même manière, il glisse d'un âge à un autre et d'un personnage à l'autre. Comme dans le roman, il passe avec rythme et finesse du pronom « je » au « il », utilisé au moment où Wahab entre dans l'adolescence : « Je voudrais tellement que quelqu'un dise Il pour moi. Qu'on me débarrasse. » La troisième personne est aussi celle du récit qui introduit les paroles échangées au fil des rencontres. Sans jamais cesser de nous faire entendre la voix inquiète ou amusée du héros, le comédien incarne ainsi également l'entourage de Wahab, devenant tour à tour ami, mère, mendiant, fillette...

Lors de l'épisode central de la fugue, Marc Béland excelle dans ce jeu de dédoublements et de travestissements. Cette partie est sans doute la plus forte du spectacle alors que les effets scéniques y sont réduits au minimum. La mise en scène ne souligne pas les très nombreux changements de rôles ; Marc Béland, quasi immobile au centre du plateau mais remarquable d'énergie, crée lui-même son espace, tant dialogique que géographique. Il devient un corps vibrant où différentes voix se croisent sans jamais se confondre. Il fait ainsi alterner la confession de Wahab, directement adressée au public, avec les moments où il se démultiplie en plusieurs interlocuteurs. Il réalise avec un très grand talent ces changements de personnages en passant du monologue au dialogue et de l'incarnation à la suggestion. Comme un conteur, en modifiant sa posture et sa voix, il donne vie aux interlocuteurs de Wahab : ses bras levés font, par exemple, apparaître la silhouette d'une mère en colère, une inclinaison de tête et un débit plus lent, celle du frère. Il réussit à procurer à ces personnages une présence très singulière qui oscille entre quotidienneté et fantastique, concrétisation scénique et allusions à l'imaginaire romanesque de l'auteur ou du héros. Marc Béland assume, en effet, la progression du récit pas à pas, personnage à personnage, en gardant de la distance, une posture surplombante semblable à l'omniscience du romancier qui lui permet de passer d'un jeu naturaliste fondé sur l'identification au personnage et son incarnation à un jeu plus détaché et stylisé. Il me semble que la justesse de l'interprétation de Béland vient précisément de cette distance, de sa capacité à ne pas trancher entre réel, fantasme ou fiction, à rester dedans et dehors à la fois, toujours avec une immense générosité. De cette manière, il offre en même temps au spectateur des images précises et un espace de liberté où chacun peut projeter sa propre expérience : participation secrète qui a peut-être aidé certains à traverser ces deux longues heures de spectacle...

Spectacle-fleuve

En effet, quoique remarquablement servie par un comédien caméléon comme Marc Béland, la transposition théâtrale de *Visage retrouvé*, de l'alternance entre différents registres et différentes postures d'énonciation, reste un pari risqué. Pour réaliser le passage du texte romanesque à la scène, Marie-Louise Leblanc a fait le choix d'une





Visage retrouvé de Wajdi Mouawad, mis en scène par Marcel Pomerlo (Théâtre d'Aujourd'hui, 2006). Sur la photo : Marc Béland. Photo : Yves Renaud.

simple transposition raccourcie. Contrairement à l'adaptation – récréation – théâtrale réalisée en France par Wajdi Mouawad, avec le concours du metteur en scène Christian Gangneron et de l'interprète Olivier Constant⁴, le « travail de théâtralisation » qu'elle a effectué ne modifie ni la linéarité du roman ni son type très particulier de narration, à mi-chemin entre le flux de conscience, la narration et le dialogue. Ce travail fait donc le pari, *a priori* non théâtral, de la fidélité à la parole romanesque et poétique plutôt que celui de la création d'une tension dramatique, comme c'était le cas dans le spectacle de Christian Gangneron qui enchâssait les étapes de la vie de Wahab (devenu Walid) dans la méditation du personnage en route pour l'hôpital le soir de la mort de sa mère.

Cette absence de tension, et donc d'action proprement dramatique, fait du parti pris de Marie-Louise Leblanc une gageure que tous les *participants* du spectacle (récepteurs inclus, donc) ne relèvent pas avec le même bonheur. La simple transposition du roman à la scène exige beaucoup de la part du comédien, mais aussi du public qui, d'ailleurs, ne s'est pas toujours montré aussi endurant et ouvert que Marc Béland. Entre des moments-clés comme la scène de l'autobus, la fugue des 14 ans et la mort de la mère, certains passages sont trop longs et ont pu créer chez les spectateurs familiers de l'œuvre de Mouawad un sentiment de déjà-vu. Au sortir de la salle, j'avais l'impression d'avoir eu à lire/voir d'une traite le roman d'un bout à l'autre... Ce problème tient sans doute à la différence entre temporalité romanesque, intimité de la lecture, et instant théâtral, immédiateté. Même si le jeu de Marc Béland laisse place à l'imagination du spectateur, le rythme du spectacle est soutenu et continu. Or, ce que découvre Wahab dans le roman, c'est précisément le passage du temps : avant de quitter le Liban pour la France, l'enfant ressent que « le temps ne passe plus de la même manière. C'est sûr. Les bombes tombent. » Dans l'autobus québécois qui le conduit au chevet de sa mère, le jeune homme de 19 ans réalise qu'il ne peut plus penser « avant » sans regrets ni peur de l'avenir. D'un bus à l'autre, de la guerre à la paix, de la chaleur à la neige, demeurent la solitude, l'expérience intime du vieillissement et une désillusion que l'adaptation théâtrale étouffe et dilue en un flux narratif et temporel ininterrompu.

Reste, pour Wahab, le réconfort du chant des oiseaux ou des couleurs sur une toile ; pour le spectateur, celui de ne pas chercher à tout comprendre dans l'instant et de rentrer chez lui pour continuer à rêver tranquillement aux superbes images scénographiques, à la voix de Marc Béland et à certaines phrases de Wajdi Mouawad, comme cette chanson citée par Wahab, naïve et si fondamentale lorsque la vie bascule : « Maman, comment le jour peut-il encore sortir de la nuit ? » Des mots, encore, qui, grâce au talent de celui qui les prononce, font oublier un trop-plein de texte. Heureux paradoxe de la scène. ■

4. *Un obus dans le cœur*, production du Centre dramatique national de Sartrouville, saison 2004-2005.